

Dire « Jeux » dans un monde hostile. Advenir en tant que sujet dans l'univers carcéral¹

René Badache, comédien intervenant, sociologue clinicien, rene.badache@orange.fr

Je suis sociologue clinicien, mais c'est avant tout en tant que comédien intervenant que je me situe, tant il est vrai que pour moi, ce n'est pas tant son objet mais sa pratique qui spécifie la démarche clinique. Les leçons qu'on peut tirer d'une intervention dans un milieu hostile doivent pouvoir nous enrichir sur la spécificité de l'intervention clinique en général, sur ses objectifs, ses réussites et ses limites, notamment institutionnelles.

S'il y a un endroit qui met l'individu hors jeu c'est bien le monde carcéral.

Comment un acteur Sujet peut-il advenir dans cet univers ?

Les interventions de Théâtre Forum en prison ont été initiées dans les années 90 par un dispositif long (trois ans) auprès de mineurs incarcérés d'une Maison d'Arrêt.

Je dirai un mot de la méthode utilisée ; puis parlerai de l'utilisation des jeux et de leurs fonctions ; à partir du cas clinique de Karim, j'essayerai de proposer un début d'analyse du fatalisme comme phénomène psycho-social aliénant ; enfin je tenterai de tirer de cette expérience en milieu carcéral des enseignements sur les succès de l'intervention clinique en organisation, mais aussi sur ses difficultés lorsqu'elle remet en cause les dysfonctionnements institutionnels.

Le théâtre d'intervention comme démarche clinique

Le Théâtre Forum permet à un groupe traitant d'une problématique sociale ou sociétale de pratiquer une co-analyse à partir d'une thématique, ainsi que l'échange transversal dans une démarche d'Éducation populaire.

Inventé dans les années 70 par Augusto Boal (2007), il donne la possibilité de modéliser des expériences dans des « maquettes » théâtrales illustrant des histoires de vie, puis, dans une démarche transgressive de l'activité théâtrale, de faire que les spectateurs aient la liberté de prendre des rôles en tant que « SpecActeurs² », pour proposer des alternatives aux situations problématiques présentées. À partir des situations dont les enjeux peuvent être révélés et débattus par des prises de rôle, sont abordées les dimensions corporelles émotives et comportementales des attitudes de chacun des participants. Sont analysées alors également les représentations individuelles, mais surtout sociales et institutionnelles pour que le groupe puisse en tirer des conclusions dans un objectif de transformation.

Depuis les années 90, la méthode du Théâtre Institutionnel initiée par Yves Guerre opère une rupture avec celle du Théâtre de l'Opprimé fondée par A. Boal, en utilisant le théâtre forum dans une démarche et une orientation socio-clinique.

La méthode a évolué, dans l'objectif de passer de la dénonciation de la domination au fait de proposer des outils aux acteurs pour leur donner les moyens de comprendre et de lutter contre cette domination.

Cette démarche s'illustre notamment par la critique de l'approche solution, la co-construction et la prise en compte des expressions de tous les acteurs, dans l'objectif de leur permettre d'advenir en tant que Sujets de leur propre existence en se dégageant des déterminations multiples qui les ont enfermées. Dans cette vision, l'individu n'est plus pensé comme un être uniquement soumis à des déterminismes tant psychiques que sociaux, car il a la capacité

¹ Cet article est issu de la conférence présentée par René Badache dans le cadre du colloque de sociologie clinique intitulé « Dire JE dans un monde hostile » qui s'est tenu à l'université de Port aux Princes les 10, 11 et 12 avril 2019.

² Néologisme inventé par A. Boal.

d'intervenir sur ce qui le détermine. Dans un double processus de subjectivation, « il est sans cesse pris entre son assujettissement aux structures sociales et son désir de désassujettissement (...). La sociologie clinique appelle ainsi à éviter à la fois le piège de la toute puissance du sujet, et l'illusion du tout social qui nie toute capacité d'action » (de Gaulejac, 2007).

Suivant cette considération de l'acteur Sujet, la méthode du Théâtre Institutionnel remplace la vision manichéenne du couple opprimé/oppresseur³ par celle dialectique du conflit entre protagoniste et antagoniste, pour laisser voir et traiter la complexité dans la vie et l'institution. On peut parler d'une double façon d'envisager la complexité.

Celle théorique en référence à la psychothérapie de Max Pagès, comme vision complexe au confluent des registres émotionnel, psychique – conscient et inconscient – et de l'histoire familiale et sociale⁴.

Celle pratique permettant d'envisager les conflits comme opposant non plus des opprimés/oppresseurs objectifs dans une vision binaire des rapports sociaux de domination, mais des protagonistes/antagonistes subjectifs, car étant le produit des sujets qui les regardent et étant supposé pouvoir faire quelque chose de tout ce qui les a déterminé.

Suivant cette démarche, il a été essentiel de construire dans les institutions carcérales, encore plus que dans d'autres, un espace où ça joue. « Espace potentiel » (Winnicott 1975) qui favorise la réflexivité collective, la mise en jeu imaginaire et symbolique et la perlaboration psychique des affects, des émotions et des sentiments.

Le participant au groupe va pénétrer dans un double sas transitionnel :

- D'abord celui des jeux. Jeux de salon, de cours de récréation, d'atelier de théâtre. L'intervention commence toujours par ce sas. Nous proposons au groupe des jeux coopératifs et non des exercices à réussir. Certains de ces jeux se pratiquent par paires, mais la plupart du temps en groupe dans l'énergie et la mise en mouvement des corps et des émotions. Chaque membre du groupe y compris l'intervenant, joue, c'est à dire expérimente un ensemble de sensations à l'interne, pour lui tout seul, mais surtout avec les autres, ceux-là l'expérimentant aussi, à son côté, dans un même mouvement, dans le même espace. Chacun suppose ce que l'autre éprouve, et qu'il doit bien y avoir quelque chose de reliant dans cette épreuve qui lui permet d'aller vers un ailleurs. Aucun groupe, de quelque manière soit-il composé et de quelque nature qu'il soit, n'échappe à ce rituel qui a toujours été pour nous source d'un grand réconfort en constatant que l'humanité que nous partageons avec nos semblables est fondée structurellement sur ce partage dans le jeu.
- Ensuite l'espace du jeu par le rôle théâtral « espace culturel intermédiaire » (Sirota 1998), qui permet que le témoignage puisse être illustré par une maquette théâtrale, histoire de vie relatant un conflit, jouée, représentée devant le groupe, suivi du forum. Tout ceci jusqu'à ce que les deux espaces (sas des jeux et du jeu par le rôle par l'utilisation du théâtre forum dans une démarche clinique) débouchent sur une co-construction de la connaissance grâce à l'écriture collective d'un relevé de conclusion et de propositions.

Le cas de Karim

L'action à la MAVO⁵ a été commanditée par un centre de soins pour toxicomanes qui avait une mission de prévention auprès des mineurs. Dans ce milieu hostile, d'une grande violence, était-il possible de proposer une démarche émancipatrice ?

³ Suivant en cela la conception de Paolo Freire (2001) : « Voilà la grande tâche humaniste et historique des opprimés : se libérer eux-mêmes et libérer leurs oppresseurs ».

⁴ en référence au psychodrame émotionnel, introduit dans le travail thérapeutique individuel et en groupe, décrit dans son ouvrage *Psychothérapie et complexité* (1993).

Nous en avons fait le pari.

Face à cette population en grande difficulté mais en faible demande thérapeutique, cet outil d'intervention a été proposé dans une optique de mobilisation des ressources positives de ces jeunes, de leurs capacités d'expression et d'accès au culturel comme voie à l'inscription sociale.

Karim est un jeune homme de quinze ans qui a été incarcéré pour avoir poignardé à mort un camarade de classe lors d'une dispute portant sur une paire de moufles « de marque ». À travers les instants de vie que nous l'aiderons à mettre en scène il décrira son quartier et les relations avec les adultes, en mimant systématiquement des scènes violentes, justifiant ainsi son acte devant les autres détenus, souvent admiratifs. Cette justification et même cette légitimation de la violence se faisant systématiquement par ressenti fataliste partagé par tous les autres détenus.

Il ressortit très nettement lors de ses récits de vie que Karim était un enfant maltraité, comme une très grande partie des mineurs incarcérés que j'ai rencontrés, souvent victimes avant d'être bourreaux. À chaque fois que nous avons construit des scènes sur le thème de la famille, de l'école, du quartier, la violence physique apparaissait comme un élément essentiel de fonctionnement de son milieu.

Un jour, il décrivait, en la jouant, l'une des séances de punition corporelle rituelle dans la famille, ses prises de rôle renforçant l'image agressive de son père. Il justifiait alors les remplacements d'adultes violents : « *Chez nous, c'est comme ça, la seule parole des parents, c'est les coups.* »

Le « *chez nous c'est comme ça* » et l'incantation systématique du « *inch'allah* » (si dieu veut), avait empêché Karim pendant trois séances de participer à la démarche à visée émancipatrice du théâtre forum. Ce qui le bloquait, et il l'exprimait clairement, c'est une conviction que le passé n'aurait pas pu se dérouler autrement, son destin étant une fois pour toute écrit. Comme la plupart de ses camarades, il employait souvent l'expression « *mektoub* » (c'est écrit). Il lui a fallu du temps pour finalement admettre devant les remplacements systématiques des autres plus anciens dans la pratique et qui avaient pénétré la culture du conditionnel potentiel, que les choses auraient pu être différentes. Il est à noter qu'admettre qu'il aurait pu faire autrement et que ce choix aurait entraîné d'autres conséquences était un premier pas dans le fait de se projeter en tant que sujet agissant.

Il lui a fallu du temps pour arriver à ce que nous apprend Walter Benjamin et qui, je pense, pourrait être le fondement même du théâtre forum : « Dans le passé, il faut aller chercher non seulement le réel advenu, mais les possibles qui n'ont pu advenir ». Lors de la démarche proposée c'est, dans la diachronie, tous ces possibles non advenus qui doivent guider le sujet pour aborder l'avenir. De plus, le collectif réuni mesure les conséquences possibles ou probables de tel ou tel choix qui pourrait se faire dans le futur. C'est une épreuve de responsabilité.

On pourrait être tenté en tant que sociologue de relier la violence de Karim à sa classe sociale, à son environnement ou aux difficultés économiques. La violence extériorisée serait due à la violence subie, à la pauvreté, à la famille nombreuse, à l'absence d'argent à la violence du milieu dont il s'est imprégné ou à des pratiques largement répandues dans la culture méditerranéenne. Si ces causalités fonctionnent en terme de déterminations, elles ne suffisent pas. Lorsqu'il explique lui-même ses délits pour des mobiles socio-économiques, le vol n'est jamais justifié par la pauvreté, mais par une nécessité de consommation ostentatoire de vêtements de marque (par exemple, les moufles). « *Si je volais, c'est parce que, quand j'étais dehors, je devais me débrouiller pour avoir de l'argent, pour m'acheter de la sape, de la marque* ».

⁵ La maison d'arrêt du val d'Oise, qui accueille les détenus qui ne sont pas encore jugés (détention provisoire) ou qui sont condamnés à des peines inférieures à 2 ans, ce qui la différencie des centres de détention.

On découvre à travers les maquettes théâtrales que ce marquage, imposé par le groupe de pairs, ne relève pas d'une simple mode. Il est non seulement essentiel mais même existentiel, ce qui est révélateur de l'attachement fétichiste de jeunes privés de marquage social fort à la symbolique vestimentaire idolâtre pour laquelle Karim a été jusqu'à la violence extrême.

J'ai rencontré Karim pendant un an et demi. Régulièrement, tous les lundis, avec le groupe de mineurs incarcérés, nous construisions des saynètes qui avaient comme point de départ des histoires vécues qui leur avaient posé problème et qu'ils racontaient. Les thèmes de ces mises en situation donnaient ensuite lieu à un débat lors de séances de Théâtre Forum, permettant des recherches collectives d'alternatives, lors des prises de rôle.

J'ai constaté, au fur et à mesure des séances, une évolution remarquable dans la sociabilité de Karim. Les derniers temps, il tentait, dans le cadre de l'activité, de prendre des rôles qui lui permettaient avec distance d'utiliser autre chose que la violence pour s'exprimer. L'activité lui avait permis de prendre de la distance par rapport à son vécu mais, surtout, le débat théâtral lui avait fait prendre conscience qu'il pouvait exister d'autres alternatives que la violence pour régler les conflits. Qu'il pouvait donc agir sur son destin qu'il avait jusqu'à présent considéré comme fatalement déterminé.

Lors d'une des séances de forum, on mettait en jeu un vigile de supermarché qui avait tabassé un jeune qu'il soupçonnait de vol. La question était de savoir ce que ferait le grand frère. Les jeunes ne voyaient pas d'autres solutions que de se venger sur le vigile, et chaque prise de rôle alternative finissait de la même façon, par la victoire du vigile sur le jeune qui se risquait à le provoquer, si bien que l'un des participants proposa comme « solution », une expédition collective armée. Tous ces scénarii étaient marqués par la fatalité de la violence. Devant cette impasse et de façon surprenante, Karim proposa alors l'intervention de la mère, en prenant ce rôle. Il tenta l'impossible devant l'assistance d'abord très amusée, voire moqueuse, puis médusée. Il faut dire que jouer le rôle d'une femme était à chaque fois difficile pour ces jeunes qui entretenaient une vision très machiste de la relation de genre. Il joua de façon très drôle, utilisant les gestes, les mots en arabe et l'accent maghrébin, argumentant, jouant la médiatrice, parlant au vigile puis aux jeunes, comme à des fils, leur expliquant aux uns et aux autres que la parole et l'écoute étaient plus fortes que la violence.

Cette alternative proposée par Karim nous fait découvrir l'intérêt que peut avoir le travail de symbolisation que nous pratiquons avec les participants. Cette élaboration ludique fait le lien entre l'imaginaire et le réel, et leur permet de gérer la violence qui est en eux (comme elle est en chacun de nous), pour la tenir, pour un temps, à distance.

Lorsque Karim a évoqué son meurtre avec une absence totale de remords, il a exprimé un double fatalisme quand il a ajouté : « *Ça ne pouvait pas se passer autrement. Et quand je sortirai d'ici, c'est direct le bled!* ». Expression qui revient souvent chez les jeunes Franco-Maghrébins pour qui il semble que ce soit la seule punition (malgré un attachement symbolique à une Algérie imaginaire et mythique) qui soit vécue comme telle, tant les coups reçus, la prison, le cachot sont valorisés aux yeux du groupe de pairs.

Karim parle facilement et sans culpabilité apparente de celui qu'il a « *piqué* ⁶ » à mort. Il tente alors de justifier son acte: « *C'était un bouffon. Il se faisait mettre à l'amende par tout le monde. Il m'avait pris mes moufles, j'avais la rage, je l'ai planté, j'ai pas cru que c'était réel. De toutes les façons je m'en fous de la réalité* ».

Le fatalisme

Dans son roman, *Jacques le fataliste* Diderot décrit un personnage qui comme Karim, mais aussi, dans une certaine mesure comme nous tous, est marqué par un phénomène psychologique que décrira plus tard Sigmund Freud⁷ : le *Schicksal*, c'est-à-dire la conviction

⁶ Euphémisme intéressant, utilisé par ces jeunes pour désigner le coup de couteau qui devient un acte banal, sans gravité, sans responsabilité.

⁷ Balsamo (2000)

que nous avons parfois d'être impuissant, ballotté par une force supposée supérieure qui dirige la vie et qui nous empêche de décider en toute liberté de notre sort. Déjà, les stoïciens croyaient en une sorte de force aveugle qu'ils nommaient l'« *ormè* » qui n'est autre que l'ancêtre de cette pulsion freudienne.

Au début du roman, Jacques pense que le monde est régi par le fatalisme, affirmant que les événements sont déterminés par le principe de causalité qui nie donc le principe de libre-arbitre. Les hommes n'agissent pas de leur propre volonté mais, inconsciemment, sont conduits par d'innombrables mobiles plus ou moins dérobés, et défensivement déterminés. Mais il évolue et découvre que tout n'est pas irrémédiable, ce qui reviendrait à dévaloriser l'importance de l'action. Remettant en cause progressivement son idéalisme fataliste (ne l'appellerait-on pas aujourd'hui déterminisme ?), il prétend finalement qu'une action peut modifier la fin qui nous attend. Karim suit ce même mouvement et nous pouvons faire l'hypothèse que c'est le double sas des jeux (jeux coopératifs et jeu théâtral) qui le conduit finalement dans l'espace potentiel groupal à envisager que l'important n'est pas ce qu'on a fait de nous, ou ce que quelque part on décide pour nous, mais ce que nous faisons de ce qu'on a fait de nous⁸.

Mais le caractère fataliste n'a pas uniquement tel que le décrivent Diderot puis Freud une dimension psychologique. Pour ce qui est de Karim, il a été aussi influencé par la culture de son groupe d'appartenance. Il revendique une culture musulmane très affirmée. Or l'idée de la destinée fatale imprègne tout le Coran, et l'interprétation fataliste de ce qui nous arrive a eu des effets d'une portée considérable sur les peuples musulmans ou marqué par la culture musulmane.

Je peux d'ailleurs le comprendre et témoigner du fait qu'ayant vécu 17 ans en Algérie et n'étant pourtant pas d'origine musulmane, j'ai été moi-même baigné dans cet univers fataliste (croyance au mauvais œil et au bienfait de la main de Fatma). Les membres de ma famille et notamment ma mère employaient systématiquement l'expression « *si dieu veut* » (en arabe : *inch'allah*) quand il s'agissait de se projeter dans l'avenir et « *grâce à dieu* » (*ramdoulilah*) quand quelque chose de bien nous arrivait (comme tout simplement être en bonne santé). J'ai conscience que le chemin est long pour trouver le pouvoir d'agir quand on est imprégné plusieurs dizaines de fois par jour de ces incantations, plus superstitieuses que religieuses.

Karim pensait comme le Jacques du roman que le monde est régi une fois pour toute, affirmant que les événements qu'il a subis sont déterminés par le principe de causalité qui nie donc le principe de libre-arbitre. Comme beaucoup de fatalistes, il était persuadé que les hommes n'agissent pas de leur propre volonté mais sont conduits par d'innombrables mobiles plus ou moins dérobés, et déterminés.

Mais Karim, en « jouant le jeu » émerge donc comme Sujet à partir de ses contradictions.

Ce que permet la clinique

Quels types de dispositifs peut-on mettre en place pour permettre aux jeunes incarcérés de trouver la voie, non seulement de leur insertion, mais surtout de leur émancipation qui leur permettra de se réaliser socialement et psychologiquement à leur sortie ?

La clinique est une démarche d'écoute, d'accompagnement de l'élaboration d'un autre rapport aux autres, d'un autre regard face aux problèmes rencontrés, et surtout d'accompagnement, grâce à la co-construction des connaissances, vers une compréhension réciproque à partir des antagonismes décrits par les participants.

Or les objectifs plus ou moins avoués par les institutions rencontrées lors des trois ans d'action à la MAVO vont très souvent se trouver en porte à faux de l'action clinique qui se trouve parfois transgressive face aux logiques carcérales.

⁸ « L'important n'est pas ce qu'on a fait de moi ; mais ce que je fais moi-même de ce qu'on a fait de moi » (Sartre, 1986).

Le dispositif clinique pose sans cesse cette question : de quoi suis-je sujet ? De quoi suis-je responsable ? De quelle espace de liberté je dispose dans une situation donnée (Sartre 1947) ? S'il ne s'agit pas de nier que le *schiskal* existe, il y a dans notre destin une part de notre responsabilité, consciente et même inconsciente, comme ose le formuler André Breton (1971) qui considérait le hasard comme « la manifestation de la nécessité extérieure qui se fraie un chemin dans l'inconscient humain ».

Le dispositif de théâtre en maison d'arrêt utilisant les jeux et le jeu par le rôle, a permis à Karim comme à d'autres mineurs incarcérés d'entrevoir cette responsabilité et contre tout ce qui les rendait prisonnier de la fatalité de dire « Je » grâce aux jeux, c'est à dire d'advenir en tant que Sujets dans cet univers pénitentiaire et on peut dire, de trouver une voie d'émancipation en passant par le « nous » du forum.

À des niveaux différents, ce phénomène est présent dans toutes les interventions cliniques, quels que soient les publics rencontrés. La vision fataliste étant largement partagée (notamment dans le monde de l'entreprise) et pas seulement l'apanage des jeunes de certains milieux.

Karim est sujet dans les deux sens du terme. Il est pris dans la tension dialectique de la subjectivation, à la fois assujetti socialement, culturellement, mais aussi tourné vers l'émancipation, dès qu'on lui donne les moyens d'intervenir sur ce qui le détermine et de devenir l'auteur de son existence.

Le dispositif mis en place à la MAVO a été victime de contradictions mal dépassées. Il a en effet été brusquement interrompu au bout de trois ans alors qu'il avait réussi à reconstruire de la socialité et permis aux mineurs incarcérés de parler de leurs pratiques comportementales (tout en réduisant la récidive), comme aux éducateurs d'envisager un autre rapport plus confiant avec eux.

Je rappelle qu'il s'agissait au départ d'une action commanditée par un centre de soins. Des éducateurs et des thérapeutes de ce centre, intervenant dans la maison d'arrêt avaient du mal à rencontrer les mineurs et donc à mettre en place des actions de prévention, alors qu'il était patent que ceux-ci consommaient des produits, en particulier du cannabis. Par ailleurs, ils avaient conscience que devant le développement de problèmes psychosociaux, les mesures traditionnellement éducatives ne pouvaient plus suffire. Il était apparu nécessaire pour prendre en charge ces situations difficiles, de trouver une nouvelle forme d'action auprès des jeunes, qui s'apparente plus à une resocialisation qu'à une éducation traditionnelle.

Nous avons bien précisé que selon notre méthode, les objectifs de cette action ne se voulaient pas directement thérapeutiques, ni simplement éducatifs dans un sens moralisant, mais qu'il s'agissait d'un accompagnement vers une possible émancipation.

Au grand étonnement de tous les membres des institutions, la fréquentation de l'atelier fut très importante. En fait, ce théâtre d'intervention, qui permettait aux jeunes de se raconter de façon ludique et conviviale, correspondait à un réel besoin de reconnaissance dans l'expérience d'une identité narrative. Par l'intermédiaire des jeux puis par la mise en scène des situations et enfin par le débat et l'écoute lors du forum, ces jeunes se découvraient des bribes d'équipement culturel nécessaire pour trouver la distance, la séparation, l'acceptation d'un autre en face de soi, et finalement l'altérité, condition de la rencontre et de la vie commune. L'injure et les coups, pratiques considérées par tous (jeunes et adultes) comme fatales dans ce milieu, se réduisaient et étaient symbolisés. L'objectif était la prévention de la toxicomanie, mais l'expérience nous a montré qu'en permettant de traiter les causes et pas seulement le symptôme du mal être, les valeurs et les pratiques sociales pouvaient se retravailler avec les jeunes. Il suffisait de les confronter les unes aux autres, dans un espace approprié, qui leur permette d'envisager, avec des adultes, d'autres logiques.

Pour chaque cycle de six semaines (cinq ateliers puis un forum public à l'intérieur de la prison), on choisissait une thématique qui émergeait des questionnements des mineurs. On a

pu ainsi mettre au travail avec eux à partir des prises de rôles, les notions de respect, la violence, les relations garçons/filles, la relation avec les parents, avec l'école, avec la police, les galères de quartier, les trafics et les consommations de produits,. Dans cet espace de culture, ils accédaient à une autre rationalité que celle de la violence vis à vis d'eux-mêmes ou extériorisée, en découvrant leur possibilité de création, d'autonomie, de rupture et de séparation d'avec la logique de la bande, du quartier et des médias.

Dans cette ouverture (trop) provisoire, trop peu reconnue et valorisée, et même parfois sabotée tant elle remettait en cause les fonctionnements institutionnels, les individus dans le groupe ont pu trouver un espace *transitionnel* entre eux-mêmes et la société, espace qui permettait, face à la souffrance sociale, d'installer d'autres référents, d'autres repères, et à des réponses individuelles autonomes de se constituer face à ces nouvelles normes pour devenir un espace *transactionnel* (Guerre, 1998) permettant finalement, sans que c'en soit l'objectif, l'effet thérapeutique et de prévention.

Ainsi, nous avons pu, dans une maison d'arrêt, rassembler régulièrement, dans des espaces culturels appropriés, les protagonistes (les adultes et les jeunes, mais aussi les éducateurs, les enseignants, les représentants de la justice et les parents) pour reconstruire ensemble, dans une optique d'éducation populaire, un nouveau modèle d'autorité et d'altérité.

La clinique, sport de combat

Pourtant, malgré ce succès indéniable (que tous les protagonistes reconnaissaient), des difficultés ont commencé à s'accumuler quand il est apparu qu'il ne s'agissait plus d'une simple activité socio-éducative ni même socio-culturelle. L'immense défaut (certains disaient « faute ») que l'on attribuait à ce type de démarche c'est qu'elle demandait une implication de certains professionnels. En effet, ce type d'intervention révèle les faiblesses flagrantes de l'institution carcérale lorsqu'il s'agit de faire autre chose que de surveiller et punir (Foucault 1975) et de « rééduquer ». Ce dispositif a révélé que nombre de professionnels de l'administration socio-éducative ont installé un certain type de fonctionnement habituel et ne se sentent pas capables, ni formés, ni parfois solidaires, pour se saisir de l'outil tendu et l'utiliser dans le cadre de leur mission. Ils ont du mal à reconnaître qu'ils ont là un moyen plus adapté à la réalisation de leurs objectifs que le colloque singulier ou la thérapie traditionnelle (toutes pratiques largement refusées par les jeunes en question).

Ce rejet d'une pratique étrangère et dérangement s'était déjà concrétisé durant les trois années d'intervention par un certain nombre d'actes de sabotage de notre activité, émanant de l'institution pénitentiaire : problèmes de disponibilité de salle ; listes incomplètes des détenus autorisés à participer à l'activité ; inexistence de la liste ; faible nombre de participants pourtant très motivés, lors de certains ateliers, interrogeant sur la conviction des relais quant à l'intérêt de cette action ; intrusion de surveillants venant chercher des détenus en plein atelier ou même en pleine séance théâtrale, (sur scène !) témoignant du peu de cas fait au cadre et à l'action.

Ces difficultés, accompagnées des critiques les plus virulentes de la part du service socio-éducatif, de l'une des psychologues (les ateliers étaient suivis par des psychologues la plupart du temps bienveillantes qui jouaient le jeu, mais l'une d'entre elles s'est montrée très rétive et a tenté d'observer l'atelier en surplomb, installant un climat de suspicion délétère), se sont particulièrement cristallisées au moment où l'action atteignait sa maturité. L'intervention commençait à produire des effets positifs grâce la participation aux ateliers d'un surveillant chargé des mineurs et à la tenue des forums publics de plus en plus riches, véritables espaces de parole intergénérationnels d'altérité et de compréhension réciproque entre professionnels et mineurs.

L'essentiel des reproches formulés portait sur des divergences d'objectifs entre, d'une part les responsables du service socio-éducatif et d'autre part la PJJ et les centres de soins. Notre

intervention clinique révélait le paradoxe entre deux approches apparemment inconciliables : mobiliser un questionnement chez les jeunes concernant leurs comportements à risque (PJJ, centres de soins) ou rééduquer leur socialité de façon normative (service socio-éducatif). Les reproches formulés par ce service ont effectivement surtout porté sur l'absence de discours éducatif moralisant et normatif, concernant les thèmes abordés. Dans le cadre de l'action, il est vrai que les histoires racontées, les scènes jouées, les injures proférées, les violences simulées lors des mises en situation, les paroles « subversives » contre les institutions, les chansons écrites par les jeunes, étaient considérées par nous comme des matériaux à retravailler avec eux dans une démarche symbolique, sans volonté d'intervention moralisatrice.

De plus, c'est lorsqu'un surveillant a accepté de participer régulièrement aux séances en « jouant le jeu », au moment où l'administration pénitentiaire reconnaissait qu'il pouvait être intéressant de proposer de façon pérenne un outil permettant d'améliorer les relations entre les mineurs et les surveillants (on avait proposé que l'expérience de la rencontre théâtrale entre les jeunes et le surveillant volontaire s'étende à d'autres, comme une modalité de formation), ce sont les autres institutions (centre de soins et Direction Départementale de la PJJ, et étonnamment les syndicats, ces derniers menaçant même de déposer un préavis de grève), qui se sont élevées contre la philosophie de l'intervention. Les Centres estimant que l'espace ainsi ouvert n'était pas assez « thérapeutique », la PJJ prétextant qu'il ne pouvait rentrer dans ses missions d'améliorer les conditions de détention et les relations entre incarcérés et surveillants, les responsables syndicaux étant vent debout contre le fait que les surveillants seraient amenés à faire un type de théâtre considéré comme « politique » avec les mineurs (alors que le fait que les mineurs et les surveillants fassent du sport ensemble ne semblait leur poser aucun problème). Nous avons découvert alors que convaincre l'administration pénitentiaire (que l'on aurait pu penser plus rétive aux changements) ne suffisait pas à faire valider l'intervention sur le long terme, dans le cadre de conflits inter institutionnels qui nous dépassaient.

Le résultat de ces oppositions irréductibles est que l'intervention dans la maison d'arrêt d'Osny s'est arrêtée malgré la reconnaissance des bienfaits de ce type de démarche par la majorité des professionnels y ayant participé. Nous devons constater que les logiques d'institutions opposées les unes aux autres, ont entraîné, malgré l'effet positif sur les comportements des mineurs incarcérés, une impossibilité de travail de long terme sur les changements des fonctionnements institutionnels.

La clinique est un sport de combat. Je me permets de reprendre cette expression de P. Bourdieu parlant de la sociologie, car en effet, des décennies d'interventions cliniques en organisation me font dire que les dispositifs qui dans les institutions, créent les conditions pour que l'instituant fassent bouger l'institué (Loureau 1970) dans l'espoir d'une émancipation, se heurtent à des résistances farouches de ceux qui, pris dans les organisations ronronnantes ne veulent surtout pas de changement, même si ce changement est réalisé au bénéfice (objectif et incontestable concernant l'expérience de la MAVO) des sujets censés être au centre des actions émancipatrices.

Conclusion

Lorsque j'évoque mes trois ans d'intervention en maison d'arrêt auprès des mineurs incarcérés, on me renvoie souvent l'expression « ça devait être dur ! ».

Ceux qui s'expriment ainsi pensent surtout aux difficultés liées au public concerné censé être baigné dans la violence et le refus d'intégration à d'autres structures que celles liées à leurs codes de références (la bande, le quartier, le deal, les confrontations physiques et verbales, le refus des valeurs laïques et républicaines, la haine de la police, les discriminations racistes, antisémites homophobes, misogynes etc...). Si tout cela existe bel et bien, si l'intervention clinique permet de façon avérée d'avancer sur tous ces domaines en rendant les jeunes plus

responsables dans la remise en question de toutes les fatalités et dans leur possibilité d'advenir en tant que Sujets en reprenant confiance en eux, la difficulté la plus ardue à vaincre dans ce combat vient de la résistance des organisations qui en oublient les objectifs qui sont en principe ceux de l'institution carcérale (socialisation, insertion, émancipation, lutte contre la récidive).

Au point où l'on peut se poser légitimement la question qu'est-ce qu'on veut vraiment ? Surveiller et punir, ou ouvrir les voies de la socialisation et de l'émancipation ?

Après l'expérience de la maison d'arrêt du Val d'Oise qui s'est arrêtée au bout de trois ans (certains diront, « c'est déjà ça » !), des interventions de théâtre forum en milieu carcéral se développent à nouveau aujourd'hui en direction d'adultes dans un centre détention et lors de « dispositifs étapes » de prévention de la radicalisation chez des personnes identifiées comme fragiles. Les difficultés précédemment évoquées ne nous ont donc pas fait renoncer.

Pour l'intervenant, la clinique consiste à être au plus près de l'acteur Sujet. Pour les participants, advenir comme sujet c'est passer du « je » au « nous ». « Éprouver comme », « se mettre à la place de », « échanger avec » et « s'engager pour » qui sont les quatre déclinaisons de l'intervention de théâtre socio-clinicienne⁹ mais aussi d'une condition humaine solidaire à partir de laquelle peut se développer la convivialité qui caractérise l'activité propre de l'homme par excellence dans sa recherche de reconnaissance (qui est pour J. J. Rousseau, « l'oxygène de l'existence ») et de changement.

Bibliographie

Badache R., *Jeux de drôles, Jeunes et société : quand le théâtre transforme la violence* ; La Découverte, Paris 2002.

Badache, R., 2015, « de l'improvisation à l'écriture. Utilisation de l'écriture dans la méthode du théâtre institutionnel », *revue Vie Sociale* N° 9,

Balsamo, M., *Freud et le destin*, Puf, Paris, 2000.

Benjamin, W., ?

Boal, A., 2007, *Le Théâtre de l'opprimé*, François Maspero, Paris, La découverte.

Breton, A., *Nadja*, Folio, Paris, 1972

Freire P., *La pédagogie des opprimés*, La Découverte, 2001.

Foucault M., *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

Gaulejac de V., Hanique F., Roche P., *La sociologie clinique, enjeux théoriques et méthodologiques*, Toulouse, ÉRÈS, 2007 (ouvrage collectif).

Loureau, R. 1970. *L'analyse institutionnelle*, Paris, Les éditions de minuit.

Pagès Max (1993), *Psychothérapie et complexité*, Paris, Desclée de Brouwer.

Rancière J., *Le maître ignorant*, Fayard, 10/18, Paris 2004

Sartre, J. P., 1947. « Un théâtre de situation » ; *revue La Rue*, n° 12.

Sartre, J. P., *Questions de méthode* ; Poche, Paris, 1986.

Sirota A., 1998, « Des espaces culturels intermédiaires », *Revue internationale de psychosociologie, La scène sociale : Crise, mutation, émergence*, vol. IV, n° 9, Editions Eska, Paris,

Winnicott D.W., (1971) *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris, Gallimard, 1975.

⁹ Le RISC (Réseau International de Sociologie clinique) met en place tous les ans un groupe d'implication et de recherche animé par V. de Gaulejac et René Badache dans l'objectif de former dans la perspective de la sociologie clinique à l'utilisation du théâtre dans la recherche, l'intervention, l'animation socioculturelle, l'action politique ou syndicale. Il s'agit en particulier de concevoir et mettre en œuvre des dispositifs et des outils de formation et d'intervention inspirés de techniques théâtrales, non seulement en utilisant le théâtre forum mais également l'organidrame (ou organiscopie) dans la filiation du psychodrame émotionnel et les sociodrames mis au point dans les groupes d'implication et de recherche en sociologie clinique.

LIEN : <http://www.sociologieclinique-formation.org/?product=6-2526-27-et-28-mars-2019>